

# Hugo

## Les Misérables

Une anthologie

Préface de Mario Vargas Llosa



folio  
classique



COLLECTION  
FOLIO CLASSIQUE



Victor Hugo

# Les Misérables

Une anthologie

*Préface de Mario Vargas Llosa*

*Édition établie et annotée  
par Yves Gohin*

Gallimard

© Mario Vargas Llosa, 2004, pour la préface.  
© Éditions Gallimard, 1973 et 1995, pour le dossier ;  
2008, pour la traduction française de la préface ;  
2017, pour les résumés, les notes,  
les révisions et la présente édition.

Couverture : Cosette © Illustration par ADAM, 2017.

## PRÉFACE

### La tentation de l'impossible\*

*Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les commentaires et études suscités par Les Misérables à sa publication ne furent pas toujours enthousiastes ; il y eut maintes critiques acerbes et, pour certaines, à l'instar de celle de Barbey d'Aurevilly, féroces. Parmi ces critiques, la plus intéressante, en raison des thèmes abordés et parce qu'à partir du roman de Victor Hugo elle développe des considérations audacieuses sur la fiction en général, est celle d'Alphonse de Lamartine ; une longue étude<sup>1</sup> qui, sans peut-être se le proposer, affronte résolument la raison d'être de la fiction dans l'histoire de l'humanité.*

*Au début de cet essai, les remarques de Lamartine sont celles d'un conservateur qui voit dans Les Misérables un texte capable d'inciter au désordre et à la*

\* Dernier chapitre de *La Tentation de l'impossible. Victor Hugo et « Les Misérables »* (2004) de Mario Vargas Llosa, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 2008. — Les citations des *Misérables* sont empruntées à l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade, 1951.

1. Alphonse de Lamartine, « Considérations sur un chef-d'œuvre, ou le danger du génie. *Les Misérables*, par Victor Hugo », vol. XIV et XV, dans *Cours familier de Littérature. Un entretien par mois*, Paris, 1862, p. 305-432, et 1863, p. 5-224.

*révolte sociale ; celles aussi d'un partisan du réalisme littéraire qui n'apprécie guère les exagérations et les inexactitudes du livre par rapport à la réalité qu'il prétend recréer. Les Misérables, à ses yeux, « font de l'homme imaginaire l'antagoniste et la victime de la société ». « L'Homme contre la Société, voilà le véritable titre de l'œuvre, une œuvre funeste parce qu'en présentant l'homme-individu comme un être parfait, elle fait de la société humaine, composée d'hommes et pour les hommes, une synthèse de toutes les iniquités humaines » (p. 306).*

*Le roman, d'après Lamartine, est une utopie qui vient prolonger la tradition de La République de Platon, du Contrat social de Rousseau, et de tous les socialistes, depuis Saint-Simon jusqu'à Fourier, Proudhon et... les mormons !*

*Entre autres évocations autobiographiques de la révolution de 1848<sup>1</sup>, Lamartine rappelle que Victor Hugo publia, en cette circonstance, « une profession de foi conservatrice », très sensée à ses yeux, car elle s'en prend aux « démagogues » et aux « utopistes » ; et il signale que Les Misérables poursuivent « une critique excessive, radicale et quelquefois injuste d'une société qui porte l'homme à haïr ce qui le sauve, l'ordre social, et à délirer pour ce qui le perd : le rêve antisocial de l'idéal indéfini<sup>2</sup> ». L'indéfinition idéologique lui semble l'aspect le plus négatif de l'utopisme du roman.*

*Le titre, assure-t-il, est faux, parce que ses personnages ne sont pas misérables, mais coupables et paresseux. Dans le roman presque personne n'est innocent, puisque personne ne travaille. Il s'agit d'une « société de voleurs, de débauchés, de fainéants, de filles de joie et de vagabonds » (p. 359). Même quand ils agissent,*

1. Alphonse de Lamartine y joua un rôle majeur.

2. Alphonse de Lamartine, *op. cit.*, XIV, p. 340-342.

les personnages ignorent au juste les motivations qui inspirent leur conduite. Par exemple, « si l'on demandait à l'innocent Marius lui-même : "Pourquoi êtes-vous là ?" [sur la barricade], il serait bien embarrassé de répondre : "Par ennui", répondrait-il peut-être, mais à coup sûr pas par conviction » (p. 359).

Le roman est « une épopée de la canaille » (p. 359). « C'est un chef-d'œuvre, oui ; mais c'est un chef-d'œuvre de l'impossibilité » (p. 364). À partir de là, les critiques de Lamartine, sans laisser d'être politiques et littéraires, s'élargissent au plan religieux et philosophique et, débordant le sujet exclusif du roman de Victor Hugo, entrent au cœur des relations entre l'Histoire et la fiction, et de la façon dont celle-ci influe sur la vie et la société.

Le roman *Les Misérables* « fera beaucoup de mal au peuple, en le dégoûtant d'être peuple, c'est-à-dire homme et non pas Dieu » (p. 370). Lamartine simule une conversation avec un « forçat condamné à mort » (p. 365) à qui il aurait fait lire cette œuvre. Tous deux estiment que Jean Valjean est un monstre d'avoir volé le bon évêque et le petit Savoyard, et tous deux accusent le livre d'exagération et d'irréalité ; ce que, pourtant, en lui donnant un tour réaliste, le « talent » (p. 368) de Victor Hugo réussit à faire avaler au lecteur comme vraisemblable.

Bien que le personnage de Mgr Bienvenu lui semble « exemplaire », Lamartine s'indigne de l'épisode où ce dernier et le conventionnel G. discutent, un dialogue qui, selon lui, constitue « une déification du terrorisme ». Et il réfute avec la dernière énergie cette « mathématique abstraite » qui justifie les crimes commis par la Terreur jacobine en 1793 par les crimes dont furent victimes les pauvres par le passé. Est-ce que d'aventure les classes restent les mêmes au fil du temps ? N'évoluent-elles et ne changent-elles pas ?

*Pareille thèse revient à « aduler le peuple dans ses plus mauvais instincts » (p. 410) et à lui dire : « Tu as droit à la colère, tue et viendront ensuite des écrivains comme Victor Hugo et Joseph de Maistre qui, à partir de doctrines différentes, démocrate l'un et autocrate l'autre, justifieront tes massacres par des théories. »*

*Il accuse Mgr Bienvenu d'ignorance, lui qui critique les impôts « qui sont la dîme que paie le riche au pauvre pour le mettre à son niveau ». Si on les abolissait, la victime serait le prolétariat qui reçoit un salaire des revenus de l'État et si l'on supprimait « le luxe », c'est-à-dire la consommation, la production disparaîtrait et les victimes seraient les producteurs, paysans ou citadins : « L'impôt est le superflu du riche et le trésor du pauvre » (p. 419).*

*On veut bien que Victor Hugo ait été tenté par le thème des misères humaines, comme tant d'écrivains depuis Job, mais pourquoi accuser la société de toutes les misères ? « La société a-t-elle créé la vie ? A-t-elle inventé la mort ? Est-ce elle, en dernier ressort, qui a produit l'inégalité, inexplicable certes, mais qui fait organiquement partie de la nature et de la condition humaine ? Non, ce n'est pas elle, mais Dieu. L'en plaindre, oui, la conseiller, bon ; mais l'accuser, non, parce que c'est irréfléchi et barbare » (p. 429-430). « Semer l'idéal et l'impossible, c'est semer la fureur sacrée de la déception parmi les masses » (p. 431).*

*Le chapitre des Misérables intitulé « L'année 1817 » semble à Lamartine une trahison. Pourquoi les sarcasmes et les moqueries contre les malheurs des « princes qui ont protégé l'enfance » de Victor Hugo lui-même ? Et Lamartine rappelle à l'auteur du roman que Chateaubriand l'a un jour appelé « enfant sublime ».*

*La scène des étudiants bohèmes et de leurs jeunes maîtresses – parmi lesquelles se trouve Fantine – est*

*pour lui un échec total. Il aime le tableau des petites Thénardier jouant à la balançoire ; mais, en revanche, les malheurs de la mère de Cosette – qu'elle soit, en particulier, obligée de vendre ses dents et ses cheveux – lui semblent mélodramatiques et faux. Le roman « tourne à l'invraisemblance sur la voie de l'atroce ».*

*Il donne comme exemple d'invraisemblance la condamnation aux galères de M. Madeleine : « Le monde n'est pas ainsi fait. » Et il s'indigne, comme tant d'autres, de voir Victor Hugo imprimer en toutes lettres le Merde ! de Cambronne, et surtout de qualifier ce mot de « plus beau » de la langue française : « Victor Hugo... s'égaré jusqu'à prendre l'ignoble pour le sublime » (XV, p. 71). « Ce mot est une adulation à la trivialité de la multitude hébétée de rage, qui, faute de trouver une parole, jette l'excrément au visage du destin ; c'est de la démagogie grammaticale, qui, voulant que tout lui ressemble, enlève au soldat et au peuple une réplique immortelle, pour lui substituer... une bestialité » (p. 77-78).*

*Selon Lamartine, le point le plus faible du roman est le romanesque : « Ce romanesque, qui sort des événements arbitraires inventés pour les besoins du drame, est la partie faible du roman. Toutes les fois que l'auteur a besoin d'un personnage, il l'appelle du fond du néant, comme dans les contes de fées ou comme dans les contes de Voltaire, et le personnage obéit contre toute vraisemblance au signe de l'écrivain » (p. 84).*

*Il accuse Victor Hugo de tomber dans le verbiage et de faire « étalage de science sur des riens ». Il reconnaît en Marius, jeune, un autoportrait de l'auteur et il considère la description des amours de Cosette et de Marius comme « le tableau d'amour le plus délicieux » que Victor Hugo ait écrit. En revanche, il trouve ridicule d'intituler « Épopée rue Saint-Denis » « une fantaisie héroïque d'étudiants oisifs... qui n'ont pas d'idée*

définie, ni de moyens praticables, ni d'objectif avoué et avouable ».

Sur cette « épopée », il ajoute que les rebelles se battent pour quelque chose dont personne ne sait rien, une énigme « qui n'est ni la monarchie légitime, ni la royauté d'occasion de 1830, ni la république proprement dite, forme définie de gouvernement, mais un je-ne-sais-quoi, qui s'appelle tantôt la démocratie, tantôt l'idéal, en réalité le drapeau rouge » (p. 149).

En définitive, pour Lamartine cette œuvre est une histoire dramatique, excessive et terrible, pleine de « chimères » sociales et politiques, un roman qui ne survivrait pas n'étaient l'immense talent verbal et la force lyrique de Hugo, capables d'habiller de vraisemblance ces « irréalités ».

Lamartine, à partir de ces prémisses, conclut que ce roman est « dangereux » pour le peuple par son « excès d'idéal » : « Le livre est dangereux, parce que le danger suprême en fait de sociabilité, l'excès séduisant l'idéal, le pervertit. Il passionne l'homme peu intelligent pour l'impossible : la plus terrible et la plus meurtrière des passions à donner aux masses, c'est la passion de l'impossible ! Presque tout est impossible dans les aspirations des Misérables, et la première de ces impossibilités, c'est l'extinction de toutes nos misères » (p. 186). « Ne trompez pas l'homme, vous le rendriez fou ; et quand, de la folie sacrée de votre idéal, vous le laisseriez retomber sur l'aridité et la nudité de ses misères, vous le rendriez fou furieux » (p. 186-187).

Ses derniers mots sont une attaque frontale contre la conviction du narrateur selon laquelle « un progrès sans limites » est possible. Cet optimisme méconnaît « la force des choses », c'est-à-dire les limites inhérentes à la condition humaine.

Ce qui a commencé comme une critique littéraire finit en récrimination politico-sociale de tout un genre

que Lamartine, guère éloigné des raisonnements des inquisiteurs espagnols du *xv<sup>e</sup>* siècle qui interdirent la publication de romans dans les colonies américaines<sup>1</sup>, accuse de perturber profondément les « masses » en leur faisant concevoir des aspirations et des désirs qui sont hors d'atteinte des mortels et de devenir, de la sorte, une source de révolte et de bouleversement social. Lamartine, dans son substantiel essai, croit diriger ses flèches contre un but précis : cette prodigieuse construction romanesque qui, en raison du talent supérieur de son auteur, est capable de faire croire aux lecteurs qu'un être humain peut atteindre à la hauteur morale démesurée et à la capacité de sacrifice d'un Jean Valjean ou à la bonté séraphique d'un Mgr Bienvenu, ces « irréalités » romantiques. Mais, en réalité, son argument est valable pour toute fiction réussie, même celle qui, sans l'envolée et l'envergure des *Misérables*, cantonnée à un horizon mineur, est capable, grâce à son pouvoir de persuasion, de transporter son lecteur dans un monde plus cohérent, plus beau, plus parfait, ou simplement moins ennuyeux et pénible que celui où il vit. Cette opération, selon Lamartine, peut faire du lecteur ravi par la fiction – et qui, une fois achevée la lecture et le charme rompu, constate que la réalité vécue ne sera jamais à la hauteur du rêve – un être « déphasé », un rebelle furieux, un ennemi de l'ordre établi.

*Le reproche de Lamartine à Victor Hugo me rappelle*

1. Voir chez Martín de Riquer – *Para leer a Cervantes*, Barcelone, El Acanalado, 2003, p. 106 – la référence à l'ordonnance royale du 4 avril 1531 interdisant de « transporter aux Indes des livres de romances, d'histoires vaines ou profanes » et l'ordonnance royale adressée à la Cour de justice et à la Chancellerie du Pérou le 29 septembre 1543 réitérant l'interdiction sous prétexte que ces livres pouvaient écarter les Indiens de la religion.

*une affirmation trouvée dans un ouvrage de l'historien Eric Hobsbawm, selon laquelle ce que les princes allemands redoutaient le plus chez leurs sujets était « l'enthousiasme », parce que c'était, d'après eux, un germe d'agitation, une source de désordre<sup>1</sup>. Lamartine et les princes allemands avaient raison, naturellement. Si l'objectif proposé est de maintenir la vie sociale à l'intérieur de canons stricts, plongée dans un ordre immuable semblable à celui des astres ou à celui de la circulation des trains, l'« enthousiasme » et l'hallucination ou le mirage transitoires provoqués par une fiction réussie sont bien un ennemi potentiel, un imprévu qui peut désorganiser la vie en semant le doute et la discorde et en stimulant l'esprit critique, dissolvant susceptible de provoquer de multiples fractures dans l'architecture sociale.*

*Lamartine avait ses raisons de considérer comme une maladie dangereuse contaminant les masses « la passion de l'impossible », car il avait payé cette « passion » dans sa propre chair. Sa vie durant, Victor Hugo et lui conservèrent des relations d'amitié et de respect mutuel, et Lamartine fut, par exemple, un des soutiens de l'auteur des Misérables dans ses tentatives pour entrer à l'Académie française, jusqu'à y parvenir la cinquième fois. La correspondance entre les deux hommes révèle une réciprocité cordiale et admiration littéraire. Tous deux avaient bien des choses en commun : talent, facilité, amour de la politique et du succès social et*

1. « Du point de vue de l'institution essentiellement conservatrice, l'idéal réside dans l'obéissance, non dans l'enthousiasme, quelle que soit la nature de celui-ci. Ce n'est pas en vain que la règle d'or de tout prince régnant dans les petits États allemands était : *Ruhe ist die erste Bürgerpflicht* (la tranquillité est le premier devoir du citoyen). » E. J. Hobsbawm, *Les Primitifs de la révolte dans l'Europe moderne*, Paris, Fayard, 1966.

tous deux obtinrent de leur vivant une bonne partie de ce qu'ils s'étaient proposé. Mais Lamartine toucha au pinacle du pouvoir politique, bien que pour un temps très bref, ce que Victor Hugo ne connut jamais. Lamartine fut l'un des héros civiques de la France à la chute de Louis-Philippe en février 1848, et chef du gouvernement provisoire qui proclama la République. Il fut aussi le député qui recueillit le plus de voix aux élections d'avril à la première Assemblée nationale. En tant qu'un des cinq membres du pouvoir exécutif, il dut faire face au grand soulèvement de fin juin 1848 d'un peuple gagné par l'enthousiasme révolutionnaire, qui reprochait à ses gouvernants de ne pas être à la hauteur de ses attentes. Cet épisode mit brutalement fin à sa carrière politique. Le passage de Lamartine par le pouvoir fut bref : de février à juin 1848. Pour faire face aux « masses » qui remplirent Paris de barricades, le gouvernement dont il faisait partie accorda des pouvoirs spéciaux au ministre de la Guerre, le général Cavaignac, qui étouffa le soulèvement dans le sang, avec des exécutions massives et une répression féroce. On comprend que, dès lors, Lamartine, dont l'étoile politique ne devait plus briller après cet échec, ait contracté une méfiance viscérale envers tout ce qui – comme selon lui le faisait la fiction – pouvait donner aux masses la tentation « de l'impossible ».

Bien qu'il soit difficile de donner raison à Lamartine dans la plupart de ses jugements sur *Les Misérables*, tant il est évident qu'ils sont souvent injustes ou excessifs, il est nécessaire aussi de signaler que dans son étude du roman de Victor Hugo il y a une intuition très juste de la nature de la fiction littéraire et de son retentissement sur la vie des lecteurs ; par conséquent, sur la marche de la société. Il concentre ses reproches sur *Les Misérables*, où il décèle un danger qu'il ne voit pas dans d'autres œuvres pour la simple raison

*que celles-ci manquent de l'ambition démesurée qui caractérise l'écriture de cette œuvre, un roman qui, de par ses dimensions, semble rivaliser d'égal à égal avec la réalité, en opposant à la vie une fiction « totale ».*

*Il est certain que, bien qu'à moindre échelle, toutes les fictions font vivre au lecteur « l'impossible », en le faisant sortir de son moi particulier, en brisant les limites de sa condition, et en lui faisant partager, identifié à d'illusoires personnages, une vie plus riche, plus intense, ou plus abjecte et violente, ou simplement différente, que celle où il est confiné dans cette prison de haute sécurité qu'est la vie réelle. C'est par cela et pour cela que les fictions existent. Parce que nous avons une seule vie et que nos désirs, notre imaginaire exigent de nous que nous en ayons mille. Parce que l'abîme entre ce que nous sommes et ce que nous voudrions être devait être comblé de quelque manière. C'est pour cela que sont nées les fictions : pour que, par procuration, de cette façon temporelle et précaire, en même temps que passionnée et fascinante, comme l'est la vie dans laquelle elles nous transportent, nous incorporions l'impossible au possible, et que notre existence soit à la fois réalité et irréalité, histoire et fable, vie concrète et merveilleuse aventure.*

*Il suffit qu'une fiction soit réussie et plonge ses lecteurs dans l'illusion pour que ce miracle se produise. Que Lamartine ne l'ait décelé que dans Les Misérables était une façon de reconnaître dans ce roman une entreprise supérieure, une création qui, par son irrésistible pouvoir de persuasion sur un lecteur transporté par cette prose, pouvait devenir pour la société une force aussi déséquilibrante que celle qui, en juin 1848, en déparant les rues de Paris pour monter des barricades, avait mis fin à son rôle de leader politique.*

*Les craintes d'Alphonse de Lamartine en feraient sourire aujourd'hui plus d'un. Qui croirait, de nos jours,*

*qu'un grand roman puisse subvertir l'ordre social ? La société ouverte de notre temps a assimilé une idée du roman en particulier, et de la littérature en général, comme une forme (supérieure, si l'on veut) de passe-temps et de divertissement, une occupation qui enrichit la sensibilité, stimule l'imagination, mais fait surtout passer un bon moment aux lecteurs, les tirant de l'assommante routine et des sordides préoccupations quotidiennes. Comme il est pratiquement impossible de prouver que les chefs-d'œuvre les plus marquants, des tragédies de Shakespeare aux romans de Faulkner, en passant par Don Quichotte ou Guerre et Paix, aient provoqué le moindre bouleversement politique et social, cette idée de la littérature comme activité délassante et inoffensive a fini par rencontrer une acceptation généralisée dans les sociétés ouvertes de notre temps.*

*En va-t-il de même dans les sociétés fermées, qu'elles soient religieuses ou politiques ? La méfiance instinctive à l'encontre des romans, comme facteurs d'instabilité des esprits et sapeurs de la foi, n'était pas l'apanage des inquisiteurs espagnols. En fait, les dictatures de tous les temps ont établi des systèmes de censure de la création littéraire, convaincues que la libre invention et circulation des fictions pouvait mettre en danger le régime établi et éroder la discipline, autrement dit le conformisme social. En cela, fascistes, communistes, fondamentalistes religieux et dictateurs militaires du tiers-monde sont identiques : ils sont tous convaincus que la fiction n'est pas, comme on le croit dans les naïves démocraties, un pur divertissement, mais une mine intellectuelle et idéologique qui peut exploser dans l'esprit et l'imagination des lecteurs, en en faisant des rebelles et des dissidents. L'Église catholique fut d'accord avec Lamartine et, estimant le roman de Victor Hugo dangereux pour la santé des croyants, elle le mit à l'index des livres interdits en 1864.*

*Les dictatures exagèrent leur susceptibilité et il ne faut pas s'en étonner, car la paranoïa caractérise tout pouvoir autoritaire ; elles vivent dans l'inquiétude et la méfiance permanente envers tout et tous, voient des ennemis partout et, s'ils n'existent pas, elles les inventent afin de justifier la censure et la répression qui leur donnent un sentiment de sécurité.*

*Elles exagèrent, mais ne se trompent pas. La littérature, une fois coupées toutes les voies par lesquelles les citoyens peuvent, dans les sociétés ouvertes, exprimer leurs opinions, leurs désirs ou manifester leurs critiques – les organes de presse, les partis politiques, les consultations électorales –, acquiert automatiquement un sens qui déborde le champ strictement littéraire pour devenir politique. Les lecteurs lisent les textes littéraires entre les lignes et y voient (ou veulent y voir) ce qu'ils ne trouvent pas dans les moyens de communication transformés en organes de propagande : les informations escamotées, les idées interdites, les protestations et condamnations étouffées. Que ses auteurs le veuillent ou non, en pareilles circonstances, la littérature se met à remplir une fonction subversive, de traque et de sape de l'état des choses.*

*Pourquoi subversive ? Parce que le monde beau et idéal – « impossible », dirait Lamartine – où une fiction réussie transporte ses lecteurs révèle à ces derniers, par contrecoup, les imperfections du monde où ils vivent et les met face à l'évidence que la vie « réelle » est petite et misérable en comparaison de la splendide réalité forgée par les fictions abouties, où la beauté des mots, l'élégance de la construction et l'efficacité des techniques font que même ce qui est le plus laid, le plus bas et le plus vil resplendit comme une réussite artistique.*

*Dans l'esprit du lecteur qui confronte ces images au monde réel, les bonnes fictions ne font pas naître*

*précisément un « enthousiasme », mais un malaise : l'impression que le monde est mal fait, que ce qui est vécu est très en dessous de ce qui est rêvé et inventé. Personne ne dit que cette confrontation suscite inévitablement et automatiquement l'« enthousiasme » pour l'action, une quelconque volonté de mobilisation pour changer la société, la tirer de son inertie et la rapprocher des mondes exemplaires de la fiction. Mais peu importe qu'il n'en soit pas ainsi ; ce malaise est en soi subversif sous un régime qui aspire à contrôler l'individu tout entier (celui qui agit, qui pense et qui rêve) et sent qu'à cause des fictions, les pensées et l'imaginaire des citoyens s'émanent de son contrôle, même s'ils lui sont encore dociles dans leurs actes publics. Penser et rêver sans œillères est la façon dont les esclaves commencent à entrer dans l'indocilité et à découvrir la liberté.*

*Lamartine, sans le savoir, et en voulant seulement discréditer le roman de Victor Hugo, a rendu un superbe hommage aux Misérables. Parce qu'on peut difficilement mieux faire l'éloge de l'entreprise créatrice d'un écrivain qu'en disant d'elle que la force contagieuse qui émane de ses pages est si grande qu'elle peut affecter la droite raison de ses lecteurs, en les persuadant que ses chimériques aventures, ses personnages démesurés, ses excès et ses délires sont, ni plus ni moins, la véritable réalité humaine, une réalité possible et accessible, que les mauvais gouvernements et les mauvais artifices des méchants qui détiennent le pouvoir temporel ont subtilisée aux êtres humains exploités et dominés, une réalité que ceux-ci peuvent recouvrer et matérialiser, maintenant qu'ils la connaissent, qu'ils l'ont vue et touchée du doigt par la lecture, si, poussés par elle et encouragés, ils décident d'agir.*

*Rien ne prouve que le roman Les Misérables ait*

*fait avancer l'humanité, ne serait-ce que de quelques millimètres, vers ce royaume de justice, de liberté et de paix vers lequel, selon la vision utopique de Victor Hugo, se dirige l'humanité. Mais il est indubitable, en revanche, que ce roman constitue une de ces œuvres qui, dans l'histoire de la littérature, ont incité le plus d'hommes et de femmes, de toutes langues et cultures, à désirer un monde plus juste, plus rationnel et plus beau que celui où ils vivaient. Du moins peut-on en conclure que, si l'histoire humaine avance, si le mot progrès a un sens, si la civilisation n'est pas un simple simulacre rhétorique, mais une réalité qui fait reculer la barbarie, alors un peu de l'élan qui a rendu cela possible a dû provenir – et continue de le faire – de la nostalgie et de l'enthousiasme transmis aux lecteurs par la geste de Jean Valjean et Mgr Bienvenu, de Fantine et Cosette, de Marius et Javert, et de ceux qui les assistent sur le chemin de l'impossible.*

*Lima, 3 février 2004*

MARIO VARGAS LLOSA

Traduction d'Albert Bensoussan et Anne-Marie Casès

## DU MÊME AUTEUR

*Dans la même collection*

CHOSSES VUES, 1830-1848. *Édition présentée et établie par Hubert Juin.*

CHOSSES VUES, 1849-1885. *Édition présentée et établie par Hubert Juin.*

LES MISÉRABLES I, II. *Édition présentée et établie par Yves Gohin.*

LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ. *Édition présentée et établie par Roger Borderie.*

QUATRE-VINGT-TREIZE. *Édition présentée et établie par Yves Gohin.*

LES TRAVAILLEURS DE LA MER. *Édition présentée et établie par Yves Gohin.*

HAN D'ISLANDE. *Édition présentée et établie par Bernard Leuilliot.*

L'HOMME QUI RIT. *Préface de Pierre Albouy. Édition établie par Roger Borderie.*

LE THÉÂTRE EN LIBERTÉ. *Édition présentée et établie par Arnaud Laster.*

NOTRE-DAME DE PARIS. *Préface d'Adrien Goetz. Édition de Benedikte Andersson.*

LE LIVRE DES TABLES. Les séances spirites de Jersey. *Édition présentée et établie par Patrice Boivin.*

CLAUDE GUEUX. *Édition présentée et établie par Arnaud Laster.*

BUG-JARGAL. *Édition présentée et établie par Roger Borderie.*

MANGERONT-ILS ? *Édition présentée et établie par Arnaud Laster.*

NOTRE-DAME DE PARIS. UNE ANTHOLOGIE. *Préface d'Adrien Goetz. Édition de Benedikte Andersson.*

*Dans la collection Folio théâtre*

HERNANI. *Édition présentée et établie par Yves Gohin.*

RUY BLAS. *Édition présentée et établie par Patrick Berthier.*

LUCRÈCE BORGIA. *Édition présentée et établie par Clélia Anfray.*

MARIE TUDOR. *Édition présentée et établie par Clélia Anfray.*